

THEATRE NATIONAL

COMMUNAUTÉ FRANÇAISE

Fondation d'utilité publique *Direction* Jean-Louis Colinet 111-115 boulevard Emile Jacqmain
1000 Bruxelles *Tél* 02/203 41 55 *Fax* 02/203 28 95 *info@theatrenational.be* *Billet*
Réservations 02/203 53 03 *location@theatrenational.be* *Intern*
www.theatrenational.be *Abonnem*
Programme

CREATION | Texte et mise en scène de Joël Pommerat

CENDRILLON

Théâtre National | La Monnaie/De Munt | Compagnie Louis Brouillard

Imagination



Texte et mise en scène
Joël Pommerat

Scénographie et lumières
Eric Soyer

Assistant lumières
Gwendal Malard

Costumes
Isabelle Deffin

Son
François Leymarie

Vidéo
Renaud Rubiano

Musique originale
Antonin Leymarie

Recherches documentation
Evelyne Pommerat, Marie Piemontese, Miele Charmel

Interprétation
Alfredo Cañavate : *Le père de la très jeune fille, le roi*
Noémie Carcaud : *La fée, une soeur*
Caroline Donnelly : *La seconde soeur, le prince*
Catherine Mestoussis : *La belle-mère*
Deborah Rouach : *La très jeune fille*
Marcella Carrara : *La voix du narrateur*
Et Nicolas Nore (le narrateur), José Bardio

Assistant mise en scène : Pierre-Yves Le Borgne
Assistant mise en scène tournée : Philippe Carbonneaux
Régie générale : Michel Ransbotyn
Régie générale tournée : Emmanuel Abate
Régie lumières : Guillaume Rizzo
Régie son : Antoine Bourgain
Régie vidéo : Matthieu Bourdon
Régie plateau : José Bardio, Stéphanie Denoiseux, Nicolas Nore
Habilleuse : Gwendoline Rose
Perruques : Laura Lamouchi
Stagiaire assistante mise en scène : Florence Guillaume

Réalisation décor et costumes : Ateliers du Théâtre National
Construction : Dominique Pierre, Pierre Jardon, Laurent Notte, Yves Philippaerts
Décoration : Stéphanie Denoiseux
Costumes : Nicole Moris, Isabelle Airaud, Muazzez Aydemir, Nalan Kosar, Gwendoline Rose, Catherine Somers et Nathalie Willems (stagiaire)

Production : Théâtre National de la Communauté française,
en coproduction avec La Monnaie/ De Munt.
Avec la collaboration de la Compagnie Louis Brouillard

Remerciements à Agnès Berthon et Gilles Rico

© Cici Olsson - Portrait de Joël Pommerat © Elisabeth Carrechio





A peine sortie de l'enfance, une toute jeune fille s'est tenue au chevet de sa mère gravement malade. Quelques mots - prononcés à mi-voix par la mourante, dans un souffle, et peut-être « mal entendus » par la petite - et la voilà liée, chargée de mission, tenue à un rôle... Quelle marge de manœuvre lui reste-t-il pour envisager de suivre son père qui se remarie ? Comment « composer » avec l'avenir qui se dessine sous les traits d'une belle-mère coquette nantie de deux grandes adolescentes frivoles et égocentriques ? Comment naviguer entre les cendres du passé, le réel qui s'impose, la vie effervescente et une imagination qui déborde ? Quels seront les points d'appui pour entrer de plain pied dans le désir et l'existence ? Un prince naïf ? Une fée déjantée ?

Reprenant à son compte les motifs de *Cendrillon*, ses merveilles déployées sur fond de deuil difficile, de communication brouillée et de violences relationnelles, l'auteur-metteur en scène Joël Pommerat réécrit librement cette histoire. Sur la trame d'un conte déjà tant de fois transformé par la tradition orale, très provisoirement fixé d'abord par Charles Perrault puis par les frères Grimm et dont il existe de par le monde plusieurs centaines de variantes, il tisse sa propre vision de la jeune orpheline... Comme il l'avait fait avec *Pinocchio* ou *Le Petit Chaperon Rouge*, ses deux précédents spectacles « pour enfants » qui avaient subjugué tous les publics, il mêle les éléments reconnaissables à d'audacieuses transfigurations, n'est fidèle qu'à ce qui le touche. Menant de front une écriture personnelle stimulée par la présence des acteurs et le travail minutieux de la lumière, des projections et du son, il crée pour la scène des images neuves et troublantes, désoriente l'oreille par l'apparente simplicité d'une langue tenue à l'essentiel, émeut par l'étrangeté d'un jeu dénué des théâtralités convenues. En le renouvelant, en l'habillant des pouvoirs illusionnistes du théâtre contemporain, il rafraîchit la puissance originelle du conte, sa texture à la fois familière et cryptée : un dédale de sens pour questionner la vie, qu'on ait 8 ou 88 ans, sans morale ni réponse toute faite...





LA PRESSE

Scènes / Joël Pommerat crée son nouveau spectacle tout public au National

Le vrai visage de Cendrillon



CENDRILLON mettra longtemps avant de s'autoriser à rêver. © OUI OUISSON

L'ESSENTIEL

- Loin de la poupée blonde de Disney, Pommerat livre une Cendrillon profondément humaine.
- Son spectacle parvient à faire hurler de rire et pleurer d'émotion.
- Enfants et adultes sont sous le charme.

Non, Cendrillon n'était pas une nunuque acceptant les brimades de sa belle-famille en rêvant au prince charmant. Dans le formidable spectacle que Joël Pommerat propose actuellement au Théâtre National, il rétablit la vérité : la petite Sandra (qu'on n'appellera Cendrillon que tardivement) était une gamine butée, s'infligeant

bien plus de punitions que son entourage.

Mais il y a une explication à cette attitude. Penchée sur le lit de sa mère mourante, la gamine comprend de travers les derniers mots de celle-ci. Elle se persuade qu'elle doit penser constamment à elle pour la garder vivante. Elle renonce dès lors à tout plaisir pour ne plus se concentrer que sur la mémoire de celle qu'elle aimait plus que tout au monde.

De ce formidable point de départ, Pommerat livre un spectacle bouleversant sur la question du deuil, la méchanceté humaine, les épreuves qu'on s'impose à soi-même...

Dans ce merveilleux mélange d'humour, de poésie et de justesse de ton qui caractérisent tous ces spectacles, il revisite le mythe sans jamais s'en moquer mais en écartant les clichés au profit d'une vraie profondeur humaine.

Voici donc une Cendrillon (époustouflante Deborah Rouach) qui rembarre les uns et

les autres avec la rudesse et l'inconscience de son jeune âge. Face à elle, Alfredo Canavate (qui joue aussi le roi) est un père déboussolé, tentant de reconstruire sa vie avec une femme (irrésistible Catherine Mestoussis) persuadée qu'un destin exceptionnel lui est promis.

Les deux sœurs (Caroline Donnelly et Noémie Carcaud) sont teigneuses à souhait et cumulent

Penchée sur le lit de sa mère mourante, la gamine comprend de travers les derniers mots de celle-ci...

tous les clichés de l'ado contemporaine. On retrouve la première dans le rôle du prince et la seconde dans celui de la fée. Le prince est ici un enfant perdu, attendant des nouvelles d'une maman partie en voyage depuis dix ans. La rencontre avec Cendrillon transformera sa vie mais d'une manière inattendue. Quant à la fée, elle est archinulle en magie et carré-

ment hilarante. Ce qui donne des dialogues savoureux du genre :

« - Vous allez me faire de la magie magique ou de la magie amateur ? »

« - Tracasse ! Je bosse, je progresse... »

Durant une heure vingt, dans une scénographie dépouillée et superbe, on passe constamment de l'explosion de rire à l'émotion pure, de la surprise (apparition de la fée) à la terreur (explosion de l'orage).

À la sortie, les gosses d'une classe du quartier qui avaient suivi plusieurs répétitions, étaient ravis. Quant à leurs mamans, elles avouaient elles aussi avoir été totalement sous le charme et l'émotion. « J'ai pleuré deux fois », avouait l'une d'elles, gentiment moquées par les autres qui quelques secondes plus tard reconnaissaient : « Nous aussi, on a craqué. » ■ **JEAN-MARIE WYNANTS**

Jusqu'au 29 octobre au Théâtre National, www.theatrenational.be.

RENCONTRE AVEC L'AUTEUR

La mort de la mère

À l'issue de la représentation, Joël Pommerat nous attend dans une loge déserte, pour évoquer l'écriture de sa nouvelle création.



« Le thème premier, c'est la méchanceté, la malveillance. Celle des autres mais aussi celle qu'on exerce vis-à-vis de soi. Quand j'ai commencé à travailler sur Cendrillon, j'ai réalisé à quel point la mort de sa mère détermine ce qui va suivre : la manière dont elle refuse de vivre et se laisse maltraiter par les autres. »

Après *Chaperon rouge* et *Pinocchio*, il livre ici une vision très contemporaine du mythe. « Il y a une modernité due à notre relation à ce mythe archi-connu. Il me paraît

essentiel de le confronter au monde d'aujourd'hui. Le prince charmant, la pantoufle de vapore sont de faux sujets qui nous détournent du fond. Je les traite donc de façon périphérique. Il y a eu un vrai travail de réécriture. »

Mais comment traite-t-on du deuil en s'adressant à des enfants ? « Je n'y ai pas pensé. Sinon, on est freiné. J'espère que le spectacle fera du bien mais je n'ai pas la compétence pour mesurer ce que je soulève avec ça d'un point de vue psychologique. Ceci dit, je pense que les enfants ne vivent pas ce type de traumatisme comme nous le pensons. Un adulte peut se complaire dans le désespoir. Chez l'enfant, il y a une mise à distance. Cendrillon est une exception. C'est ça qui crée le mythe. » J.-M.W.

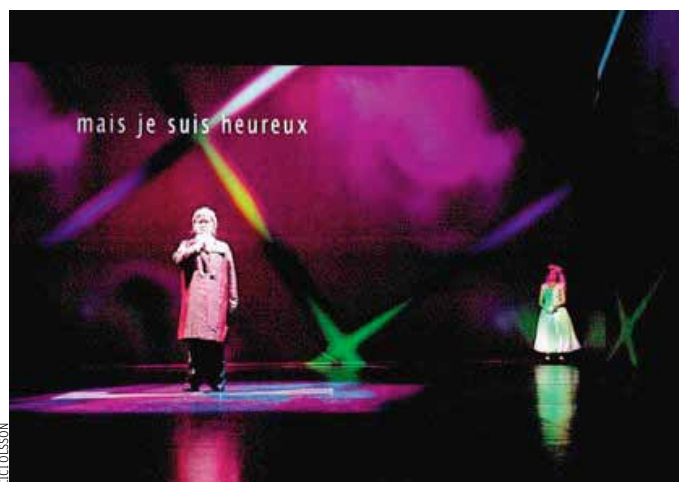
Sandra, Cendrier, Cendrillon...

► L'écrivain de plateau Joël Pommerat revisite "Cendrillon" avec brio.

► De l'écriture à l'interprétation, la voix du deuil y résonne. Et guérit.

Briillante, inattendue, contemporaine, psychanalytique et drôlement cruelle, telle est la lecture de "Cendrillon" que propose actuellement le grand auteur et metteur en scène Joël Pommerat. Associé à l'Odéon-Théâtre de l'Europe à Paris et au Théâtre national, il vient en effet de créer à Bruxelles, avec des comédiens belges et en coproduction avec la Monnaie, son troisième spectacle pour enfants. Et pour adultes, bien entendu, lesquels étaient majoritairement présents au soir de la première. Comme les deux précédents opus, "Le Petit Chapeiron rouge" (2005, près d'un millier de représentations !) et "Pinocchio" (2008) qui ont chacun rencontré un vif succès, "Cendrillon" va probablement embrasser une carrière féerique.

Tendu, malgré d'éloquents silences, de belles respirations, et un jeu soutenu sans être oppressant, le conte se révèle ici sous un angle novateur. L'on aimerait encore être un enfant pour s'exclamer que c'était "trop génial" à l'instar des élèves des Ecoles de Saint-Roch de Bruxelles qui ont suivi le processus de



Nourri au mensonge, le prince de Cendrillon n'aurait pas pu grandir.

création (cf. La "Libre Culture" 12/10).

Entre la scénographie, visuelle, cinématographique, esthétique et sombre comme il se doit chez Pommerat, l'interprétation des comédiens (sélectionnés après... un mois de casting) et l'écriture, on ne sait trop que saluer. Alors, honneur au texte, terreau fertile cultivé avec doigté. L'artiste, en effet, ouvre sur un malentendu pour dénoncer le danger des mots, ceux qu'il manie chaque jour de la pointe du fleuret.

Au chevet de sa mère, Cendrillon croit comprendre qu'elle lui demande de penser à elle toutes les cinq minutes pour la maintenir en vie. La malheu-

reuse enfant est campée par la jeune Deborah Rouach – meilleur espoir féminin en 2006 – dont la vitale présence s'impose d'autant plus aisément qu'elle nuance son jeu, se montre d'un naturel désarmant et sait réserver ses effets.

Cendrillon porte donc au poignet une montre aussi encombrante que le sentiment de culpabilité qui l'habite. Le bijou empoisonné sonne et s'éclaire toutes les cinq minutes. Le public, cependant, ne rira pas longtemps car le dramaturge français n'aime pas, loin de là, édulcorer la réalité. Il transpose le conte à notre époque, dans une maison cubique de verre, ces parois transluci-

des où viennent s'écraser les oiseaux. Sandra, alias Cendrier ou Cendrillon, c'est selon, est reléguée à la cave par une belle-mère en tailleur clair et perruque blonde, une Catherine Mestoussis, très en verve à nouveau, dans le rôle, parfois caricatural – une de nos rares réserves – d'une bonne femme qui mène le monde, et surtout son futur mari, à la baguette. Mais, impassible à souhait, Alfredo Cañavate fume cigarette sur cigarette et se montre d'une justesse accrue par ces micros dont Pommerat a le secret et qui donnent aux acteurs leur grain de voix ultrasensible. Quant aux duos entre Cendrillon et sa marraine, ils sont aussi vivants que piquants et crédibles.

Pour ce conte lisible à divers niveaux, Pommerat entretient la confusion jusque dans le choix du narrateur, Marcella Carrara, à la voix grave et lointaine. Fut-elle ou non un jour Cendrillon ? On ne le sait plus à la sortie. Il éclaircit en revanche d'importants mystères chers au travail du deuil qu'il explore d'un point de vue singulier pour mieux libérer chacun d'une chape parfois lourde à (sup)porter. Et dote le conte de fées d'un accent de vérité grâce auquel, enfin, l'amour peut voir le jour.

Laurence Bertels

→ Bruxelles, National, jusqu'au 29 octobre à 20h15 (le mercredi à 19h30, les samedis 15 et 29 octobre aussi à 14h, le dimanche 23 à 15h). Durée: 1h20 env. De 10 à 19 €. Infos & rés.: 02.203.53.03, www.theatrenational.be Pour tous dès 8 ans.



La scénographie, une des clés de voûte du travail de Pommerat

■ Scènes

La culpabilité de Cendrillon

► Après "Le Petit Chaperon rouge" et "Pinocchio", Joël Pommerat revisite "Cendrillon".

► Aux côtés des enfants.

Entretien **Laurence Bertels**

Désireux toujours d'intensifier la réalité, Joël Pommerat, grande figure du théâtre contemporain, aime également interpréter les contes. Après "Le Petit Chaperon rouge" en 2005 et "Pinocchio" en 2008, le voici plongé dans

"Cendrillon", en s'inspirant plutôt de la version de Grimm (1812), plus cruelle que de celle de Perrault (1697) qui était elle plus proche des variantes édulcorées à la sauce Walt Disney. A titre d'exemple, chez les frères Grimm, les deux sœurs de Cendrillon se mutilent pour enfiler la pantoufle de vair. Et à la fin du conte, les colombes, ou pigeons c'est selon, piquent, avec une frissonnante détermination, les yeux des sœurs pour les aveugler à jamais.

En relisant attentivement le texte, Joël Pommerat a choisi, comme angles d'approche, le deuil et la culpabilité. "Mon enfant chérie, reste toujours pieuse et bonne, et tu pourras compter sur l'aide du bon Dieu; et moi, du haut du ciel, je te

regarderai et te protégerai" dit la mère de Cendrillon au moment de mourir. Partant de là, et comme pour "Le Petit Chaperon rouge" ou "Pinocchio", l'écrivain de plateau mêle des éléments reconnaissables et sa propre interprétation. Il raconte dès lors que la mère de Cendrillon lui a demandé de penser à elle toutes les cinq minutes. Une fidélité qui pourrait couper Cendrillon de sa vitalité; sachant que Pommerat aime surprendre le spectateur là où il croit être en terrain connu. "C'est une promesse que la jeune fille imagine que sa mère lui a demandé de tenir. Ce n'est pas le vrai propos de sa mère. Celle-ci était très faible. Tout part de cette erreur à savoir qu'une mère demande à sa fille de penser à elle tout le temps. Cet angle-là, je l'ai pressenti. C'est celui du deuil. Je l'ai développé dans ma réécriture du mythe. Je l'ai grossi parce que chaque écrivain conteur qui s'approprie un mythe prend à l'intérieur ce qu'il a retenu et le développe à sa façon. Les enfants n'ont pas la conscience de cela, ils pensent que l'histoire est filée avec un seul auteur."

Les enfants. Voici les partenaires de prédilection de l'artiste dans ce travail particulier. Actuellement en création au National, il rencontre tous les vendredis les élèves des Ecoles libres de Saint-Roch qui viennent assister aux répétitions puis donnent leur avis. Il les écoute et les respecte. Il sourit aussi. Admire et commente les dessins qu'ils lui apportent. "Dis donc, le père est tout

petit à côté de la mère."

"Dialoguer avec les enfants apporte quelque chose de très pointu sur leur compréhension de l'histoire du mythe. Leur influence sur mon travail existe sûrement mais elle dépend du moment où ils commencent à suivre le processus de création et elle reste malgré tout indécidable", nous confie l'auteur-metteur en scène pour qui les spectacles pour enfants sont devenus indissociables de sa démarche. "Je m'inspire de mon travail sur les contes, sur cette recherche que je suis amené à faire. C'est une façon de nourrir mon imaginaire, mon écriture et mon approche dans les spectacles pour adultes, une manière aussi de rester en lien avec mon enfance car c'est une évidence de dire que celle-ci a un rapport avec les créations, avec l'art". Et si Cendrillon, ses strass, son bal et son côté mondain ont a priori moins attiré le créateur que d'autres récits, c'est, précise-t-il, en le lisant vraiment qu'il a pu voir le rapport à la méchanceté, à la violence, aux rivalités, à la cruauté, à la malveillance, des thèmes qu'il qualifie de "profondément universels et actuels."

→ Bruxelles, jusqu'au 29 à 20h15 au Théâtre National, 111-115 Bd. Emile Jacqmain. Dès 8 ans. Rév. 02.203.53.03 ou

location@theatrenational.be

→ Six représentations scolaires ont été ajoutées en collaboration avec Pierre de Lune, les 11,13,18,20,25, 27.10 à 13h30.

Paroles d'enfants

La classe de quatrième année des Ecoles libres de Saint-Roch, à discrimination positive, arrive au National à quatorze heures tapantes et ce pour le cinquième vendredi consécutif. Les élèves ont la chance de participer au processus de création de Joël Pommerat. Avant de venir, certains d'entre eux ne connaissaient pas le conte de Cendrillon mais ont montré beaucoup d'intérêt en classe. À quelques jours de la première, ils ont le privilège de visiter les coulisses et d'apprendre qu'on y vit presque à l'aveugle, que les comédiens ont à peine dix secondes pour changer de costumes

ou que les projecteurs sont protégés par des cadres de bois. Et lorsqu'ils demandent pourquoi on a inventé le théâtre alors que la télé existait déjà, ils ont droit à une petite leçon de chronologie... "Quand la maman elle meurt, elle reste sur le podium ou elle va avec ses habits? Comment elle va partir?" demande un enfant au dramaturge qui laisse planer le doute pour qu'ils aient encore des surprises le soir de la première. Un soir qu'ils attendent, comme leur institutrice enchantée de l'expérience, avec une réelle impatience. Ils seront parfumés et gominés... Comme pour le bal.

JOËL POMMERAT

*L'auteur de théâtre
qui écrit sur le plateau*



L'Echo

Le Français, si applaudi et demandé, crée «Cendrillon» en Belgique, au Théâtre National. Sans maniérisme, il nous explique son penchant pour les contes, son besoin d'écrire en répétition et son hyperactivité.

Par Cécile Berthaud

Une brique de soupe et un tube de dentifrice. Ce sont quasi les seuls indices d'une présence dans la loge sans chichis, où nous reçoit Joël Pommerat. Il a les traits tirés, mais il est détendu. La première vient de se terminer et elle a été bien accueillie. «Cendrillon» est le troisième conte qu'il adapte, après «Le Petit Chaperon rouge» et «Pinocchio». Et Bruxelles a l'honneur de cette création car, depuis 2010, Joël Pommerat est artiste associé au Théâtre National. Il l'est aussi à L'Odéon, à Paris. Auteur et metteur en scène au processus de création particulier, à l'imagination débridée, mais toujours en soif de concret, il a trois spectacles à l'affiche cette saison à Bruxelles et un à Béthune. Un «*timing inhumain*», mais qui le protège de sa peur du vide.

Pourquoi le conte est-il une matière que vous aimez travailler ?

► **Joël Pommerat** C'est une bonne question, car je me la pose moi-même... Et il n'y a pas forcément de réponse simple. C'est une attirance qui remonte assez loin: dès l'enfance j'ai eu un plaisir de lecteur et j'ai été chercher ces histoires-là. J'aime l'alliage de simplicité, de réalisme, de fantastique et d'imaginaire.

Le conte est souvent une histoire simple avec une économie littéraire, peu d'explications psychologiques. Les personnages sont dans l'action. Le conte est à la fois proche du plus familier (un père, une mère qui meurt, qui se remarie, etc.) et, en même temps, il y a un horizon qui s'ouvre, un plan métaphysique. Il y a quelque chose qui sainte de ces histoires, de beaucoup plus profond et qui va puiser dans les peurs. Ce sont des thèmes troublants, pour lesquels il n'y a pas tellement de réponse, mais qui sont des espaces de poésie forts. La mort est un de ces thèmes.

Et si on prend, par exemple, Molière et Shakespeare, ce dernier est beaucoup plus proche du monde du conte. Molière est dans une sorte de littérature, de peinture sociale à un niveau, de journalisme où ce qu'on ne sait pas, on ne le dit pas. Moi, je n'aime pas Molière, mais beaucoup Shakespeare.

Qu'est-ce que le conte de Cendrillon a fait résonner en vous, pour que vous ayez envie de vous y consacrer ?

► Le déclin, pour moi, ça a été le moment où j'ai perçu, dans cette histoire, un angle pas forcément très éclairé par les autres représentations de ce conte: celui du deuil. La difficulté, pour une jeune fille, de continuer à vivre alors que sa mère meurt. Alors je me suis mis à considérer les actes de ce personnage en fonction de ça. Cendrillon accepte qu'on l'exploite. Ce que je me suis mis à voir comme une façon de se punir elle-même d'être vivante et de ne pas accepter le deuil. On est tous amenés, un jour ou l'autre, à vivre un deuil, mais, pour un enfant, c'est plus difficile à raisonner. C'était intéressant, parce que difficile, de traiter la mort pour un public d'enfants. J'ai eu envie de me confronter à un thème aussi grave que la mort pour voir s'il était possible d'être audible, malgré tout.

Vous avez déjà fait d'autres pièces «pour enfants». Pourquoi parler à ce public-là, en particulier ?

► Ça s'est fait un peu par hasard. Quand j'ai commencé, je ne pensais pas spécialement faire ça. Puis, j'ai eu des enfants, et ça change tout. Je les emmenais aux répétitions de mes spectacles et... ils s'endormaient... J'ai eu envie de les concerner avec la chose qui est un peu mon centre exclusif de vie. Et j'essaie de trouver l'équilibre: pouvoir m'adresser sincèrement aux enfants, mais sans me perdre moi, c'est-à-dire sans faire des choses qui ne me parleraient pas, qui ne me questionneraient pas moi-même.

Vous avez développé l'habitude d'écrire en répétition, entouré des comédiens. Que vous apporte cette démarche ?

► C'est vraiment une recherche de concret. J'ai l'impression que si je ne me rapproche pas du plateau, des acteurs, de la mise en scène, bref du concret du spectacle, je vais me perdre et faire plus de la littérature que du théâtre. Or ma recherche, c'est de faire exister des âmes dans des corps, dans de la chair humaine. C'est ça ma fascination d'auteur de théâtre. Je ne supporte pas qu'on mette le texte au-dessus du reste. Le théâtre, c'est le tout: le geste, la parole, le décor, le texte, la lumière, etc. Et pour moi, ce sont tous les éléments, sans hiérarchie, qui font le spectacle.

chic, qui font le spectacle.

L'autre raison, c'est que, quand je travaille avec les comédiens, j'ai déjà beaucoup travaillé les éléments de la pièce et alors je les explore en mode réel. Je les reconstitue, un peu comme un juge d'instruction reconstitue la scène du crime. Tout est dit dans les dépositions et pourtant on éprouve ce besoin de reconstituer. Car, quand on confronte les choses à la réalité, on se rend compte que ceci ou cela n'est pas possible et une autre réalité apparaît alors. Je crois que, par cette démarche, je cherche à coller au plus près de ce qui est vrai. D'autant plus que j'ai une aspiration à aller vers des sujets qui contiennent une part d'indicible ou de difficilement exprimable. Et donc, pour ne pas partir dans l'immatériel, j'ai besoin de me raccrocher à des éléments tangibles. Je ne serais pas capable de visualiser les choses avec tant de précision, en écrivant seul devant mon mur.

Pour qu'il y ait adéquation avec votre démarche de travail, comment choisissez-vous vos comédiens ?

► Pour «Cendrillon», il y a d'abord eu des entretiens, puis un atelier de trois semaines avec 60 personnes. Après, ce qui joue, c'est la sensation que j'ai que ces gens seront capables de vivre, de porter le projet que je veux mener. Qu'ils seront capables de tenir le choc.

Tenir le choc !

► Oui, car c'est fragilisant. C'est déjà fragilisant de faire du théâtre, encore plus de la création. Et, avec moi, c'est un spectacle qui s'écrit au fur et à mesure des répétitions, avec beaucoup de va-et-vient sur le texte. Ça demande une sérénité, une maturité humaine, une stabilité. La motivation ne suffit pas.

“

Je reconstitue les éléments de la pièce, un peu comme un juge d'instruction reconstitue la scène du crime.

Vos spectacles partent en tournée à l'étranger, vous avez adapté des mises en scène en Russie. Ces incursions à l'étranger vous nourrissent-elles ?

► J'espère. Mais c'est surtout que ça me fait plaisir. C'est une chance. La Russie m'attirait tant sur le plan de la vie que du théâtre. Après, il ne faut pas se perdre là-dedans car, à partir du moment où les opportunités deviennent de plus en plus nombreuses, on ne peut pas répondre à toutes les aspirations qu'on peut avoir. Il faut savoir rester raisonnable.

Et avec 4 spectacles cette saison, vous restez raisonnable ?

► Non... [il sourit] Mais je plaide non coupable pour cette

saison. Si j'avais pu choisir mon emploi du temps, je n'aurais jamais choisi de faire 4 spectacles! Ça coupe de tout, ça veut dire qu'en ne fait que ça, tous les jours. Là, j'ai un spectacle à écrire pour décembre que je n'ai pas encore commencé à écrire. Ce n'est pas raisonnable physiquement et mentalement. Mais ce sont des contraintes que j'ai choisies. En même temps, j'ai tellement peur de l'après. Si tout ça s'arrête, qu'est-ce que je vais faire? Penser à ça me terrifie. ■

Le deuil selon Cendrillon

Si Tom Lanoye se réapproprie le mythe de Médée, Joël Pommerat s'approprie, lui, le conte de Cendrillon. Et chacun installe son personnage, connu de tous, dans le monde d'aujourd'hui, en se concentrant sur les rapports humains, nimbés du voile de la mort.

La Cendrillon de Pommerat est un enfant qui n'a pas compris les dernières paroles de sa mère agonisante. Elle imagine qu'elle lui a demandé de penser à elle en permanence, seul moyen pour qu'elle survive. Et de ne pas y parvenir, l'enfant se punit en acceptant toutes les tâches ingrates ordonnées par sa belle-mère.

Comme à son habitude et chose qu'il fait avec maestria, Pommerat nous emmène dans un univers imaginaire fascinant et absorbant. Dans un cube noir, ce sont les lumières d'Eric Soyer qui font le décor et qui troublent nos sens: qu'est-ce qui est matériel? Qu'est-ce qui est immatériel?

Joël Pommerat nous dit (voir interview page précédente) qu'il tient à reproduire sur scène les images qu'il a en tête. Et c'est tout à fait ça: on est dans la tête, dans la boîte crânienne du créateur où surgissent des personnages exubérants, des scènes au bord du réel, mais tellement significatives.

Cendrillon, pièce «pour tous publics de 8 à 88 ans» se lit à deux niveaux: les enfants se délectent des rapports parents/progéniture; les adultes, eux, déchantent à contempler cette représentation de leur monde, de leurs lâchetés, de leur bonne volonté. C'est caricatural, c'est vrai, mais ça vise juste. Et sont tellement troublants ces moments où le rire s'échappe, lequel, à peine fini, nous laisse en plan avec des sujets graves, loin, bien loin de prêter à rire. ■ C.B.

Cendrillon de Joël Pommerat : chef d'oeuvre.

Christian Jade
Jeudi 13 octobre 2011

Après *Le Petit Chaperon Rouge* et *Pinocchio*, voici *Cendrillon*, le troisième conte « pour enfants » repensé et « redessiné » par Joël Pommerat, artiste français associé au Théâtre National. Une première mondiale, hors de France, mélange subtil d'émotion et d'humour.

Critique:****

Sandra, une petite fille comme tout le monde? Oui et non. Mais c'est vrai qu'avant de devenir Cendrillon, elle devra résoudre un problème majeur pas féérique du tout: comment devenir elle-même et se délivrer de la fidélité à une mère morte, dont elle interprète mal les derniers mots. La très belle scène entre mère et fille qui débute et conclut le spectacle est son fil conducteur.

Cendrillon n'est pas une « petite sainte » entourée d'animaux bienveillants mais une sale gamine au langage impertinent ...qui nous fait rire autant qu'elle nous émeut. Émouvante car Joël Pommerat nous la montre un peu « maso », face à ses garces de belles sœurs. Comme si elle voulait se punir, à coups de tâches domestiques, de ne pas être assez fidèle à sa mère morte avec laquelle elle feint de communiquer par téléphone portable (dans le conte de Grimm elle va prier plusieurs fois par jour... sur sa tombe). Deborah Rouach l'incarne à merveille, avec un mélange de gouaille, de rouerie et de sérieux qui nous rendent ce personnage « féérique » très vraisemblable, avec une curieuse part de mystère.

La belle -mère est bien une méchante mégère et hurle ses colères, mais surtout...elle devient la vraie « rivale » de ses filles et de sa belle-fille, Cendrillon, auprès du Prince, un petit malheureux, lui aussi rongé par la perte de sa mère. (Très drôle c'est lui qui offre sa chaussure à Cendrillon pour qu'elle puisse le retrouver!). Dans ce rôle ambigu de belle-mère et rivale, Catherine Mestoussis éclate de vérité et contrôle parfaitement le rôle quasi hystérique qui lui est attribué. Et la fée (délicieuse Noémie Carcaud) est drôle et cocasse car pas toute puissante: elle aussi a des failles humaines qui font se marrer toute la salle, grands et petits. Une fée copine, quoi! Et un père « charmant » de Sandra/ Cendrillon, Alfredo Canavate: il joue aussi le père du Prince, en finesse discrète.

Derrière cette réussite des interprètes, il y a le texte, contemporain aux dialogues alertes de Joël Pommerat, avec une récitante en off qui nous cadre l'histoire dans une ambiance de rêve éveillé. Il y a aussi cette manière unique de Pommerat de jouer sur une lumière minimaliste, installant le songe et la féerie en douceur, pour mieux nous plonger dans les vérités inconscientes. Ni animaux bienveillants, ni citrouille/carrosse, ni palais endimanché. Une seule métamorphose: la chaussure de verre devient une maison de verre où se heurtent des oiseaux perdus. Un vrai cauchemar ou un conte initiatique qu'enfants ou adultes peuvent vivre à leur niveau d'angoisse ou d'émerveillement. La plus belle réussite de Pommerat dans le domaine du conte pour enfants/adultes. Une intelligence sensible au service de nos rêves, sans leçon de morale: du grand art.

Un Cendrillon dénudé et existentiel

Une fée-marraine paumée, d'affreuses demi-sœurs folles de SMS, une mise en scène efficace : tel est le menu de Cendrillon.

● Michaël GIGUERE

Il était une fois, dans un pays très très lointain, une petite fille du nom de... Sandra. Elle se maria... mais pas avec son prince charmant. Et elle eut beaucoup d'enfants... deux ou trois, aujourd'hui, c'est « beaucoup », non ? Et ses affreuses demi-sœurs ? Elles envoient plus de sms qu'elles ne parlent... Et la fée-marraine, dans tout ça ? Elle est paumée, fume et lit des bouquins de magie...

Innover sur plusieurs plans

C'est dans plusieurs ruptures (de ce genre) avec le conte de Perrault que nous entraîne Joël Pommerat, auteur et metteur en scène, dans son *Cendrillon*



Pommerat livre une pièce de théâtre rafraîchissante qui saura séduire tous les publics.

éclaté et très contemporain. Réinterprété à de maintes reprises, ce conte est usé, et le défi est de taille. Mais Pommerat le relève à la perfection et livre à son public une pièce de théâtre rafraîchissante mais non pas moins profonde, qui saura captiver, séduire et remuer tous les publics.

Une mise en scène minimaliste et épurée faisant un usage dosé de la projection vidéo, des textes croustillants, drôles et émouvants, des comédiens très à l'aise et convaincants ainsi qu'une narration hors-champ scellant bien l'ensemble du récit : ce sont d'ailleurs tous les ingrédients de l'effica-

cité remarquable de la pièce aux plans narratif, scénique et du jeu.

Et tout en faisant appel à une certaine ironie commune aux adaptations modernes de *Cendrillon*, Pommerat ajuste le ton pour tous les publics, sans le saturer de blagues faciles. Tout y est, de manière équilibrée, et

le résultat est plus qu'emballant. Mais il faut dire que le créateur derrière l'œuvre a fait ses classes auparavant.

Un metteur en scène qui promet

Joël Pommerat, avant son *Cendrillon* contemporain, a adapté *Le petit chaperon rouge*

Et la fée, dans tout ça ? Elle est paumée, fume et lit des bouquins de magie...

en 2006 et *Pinocchio* en 2008. Après avoir flirté avec le métier d'acteur, il choisit en 2006 la voie plus libre de la création théâtrale.

En 2006, ses spectacles *Au Monde* et *Les Marchands*, présentés au Festival d'Avignon, ont bénéficié d'un rayonnement international. ■

► Au Théâtre National, Bruxelles.
► Billets toujours disponibles les 26 et 29 octobre 2011

CENDRILLON

Dépoussiérer les clichés

Michel Voiturier
Jeudi 13 octobre 2011



À partir du décès de sa mère, la Cendrillon de Pommerat va adapter sa conduite pour tenir une promesse incertaine. Et traverser le conte en mettant à mal tous les stéréotypes du genre. Avec sa sensibilité très personnelle, Joël Pommerat a écrit et mis en scène une transformation du célèbre conte pour nous en offrir une interprétation étonnante. Si l'essentiel de la structure narrative s'y trouve, le comportement des personnages prend d'autres dimensions. D'où une vision très actuelle.

Certes la marâtre reste une infâme mégère et ses deux filles des pestes égocentriques. Mais leur bêtise est insondable et leur soif de paraître plutôt tendance, au point d'envisager la chirurgie esthétique. Cendrillon (Sandra, surnommée Cendrier par ses demi-sœurs) est une gamine volontaire au point de

sembler rebelle ; elle demeure inébranlable dans le serment tacite qu'elle fit à sa mère sur son lit de mort.

Le père se révèle mollasson, flexible, malléable, bref inexistant. La fée a tout d'une SDF et le prince n'a de charmant que le nom, enfermé qu'il est, lui aussi, dans une relation posthume obsessionnelle avec sa défunte maman. Pour le reste, chacun découvrira ce que les éléments originels de l'histoire sont devenus : corvées ménagères de Cendrillon, chaussure perdue lors du bal, happy end...

Les distorsions apportées par Pommerat prennent sens à travers le jeu subtil des comédiens, l'utilisation magistrale de l'espace scénique, l'usage non ostentatoire de moyens vidéo pour rendre mouvants les décors et fantomatiques les reflets des personnages. Les éclairages d'Eric Soyer savent susciter les ambiances glauques de certains épisodes, cernent les protagonistes et les lieux de manière aussi cinématographique que le nécessite la brièveté des séquences.

Car chaque moment est bref. Chaque scène se fond, fluide, dans la suivante et chaque fois, du noir, surgit, par magie, un nouvel endroit, une nouvelle atmosphère. Un émerveillement constant. Quant à l'interprétation, elle s'avère sans outrance, même dans la caricature. Rien n'est superflu mais tout est nécessaire dans les mots ou les gestes que la distribution, sans exception, affirme avec conviction. Nous sommes dans l'évidence.

UN MIROIR DE VIE

Cependant, la représentation n'est pas simpliste. Elle recèle de nombreuses pistes qui vont au-delà du conte traditionnel. Le rapport des enfants à la mort est très fort. Le poids des incertitudes du langage pèse sur l'existence et culpabilise. Ainsi de la promesse faite par Cendrillon qui a mal compris les dernières paroles de sa génitrice ; ou du prince qui se laisse bernier par les mensonges de son père se refusant à lui expliquer qu'il est orphelin.

Car les paroles sont porteuses de communication et celui qui les reçoit les déforme inévitablement. D'où les malentendus qui, comme pour Sandra et l'héritier du trône, ont parfois une influence prégnante sur le comportement. De même, les mots sont porteurs de rêves et d'imaginaire. Les prendre pour réalité met en déséquilibre par rapport au réel.

C'est le cas pour la jeune fille autant que pour sa belle-mère, ses pimbêches de sœurs et même pour son paternel. Pour la voix off de la narratrice, ils se sont dissociés de son corps et, pour son porte-parole (si on peut dire), ils se traduisent en un langage gestuel codé dont on ne possède pas la clé.

Il y aurait encore bien à dire sur le contenu riche de cette représentation. Entre autres sur ses jeux de miroir, de reflets, de dédoublement des êtres, les vitres en tant que transparence mais aussi obstacles entre ceux qui se trouvent de chaque côté. Puis aussi à propos de la fin qui montre que si les amours durent rarement longtemps, les liens affectifs sont susceptibles de se perpétuer. Qui montre, en un mouvement visuel presque vertigineux, que vivre est parcourir sans cesse un chemin jusqu'à la fin.

L'Affaire Cendrillon

17 octobre 2011

Lucie Van de Walle

Qui n'a pas lu Cendrillon, ce conte populaire étoffé de maintes versions, dont celles de Perrault et de Grimm pour les plus notoires ?

Cette histoire d'orpheline qui a fait l'objet d'adaptations destinées au cinéma, à l'opéra, qui a servi d'argument de ballet, connaît aujourd'hui une nouvelle aventure grâce à l'auteur et metteur en scène Joël Pommerat.

Et c'est au théâtre que, sans rien céder aux sirènes de la facilité, la vieille et néanmoins indestructible fable s'offre un solide coup de jeune.

Et c'est vers le haut qu'est aspiré le public qui se régale de la verve piquante de la jeune héroïne, des dialogues colorés de la stupide et, en quelque sorte, rustique marâtre et des maladresses d'une fée assez givrée. Pur délice aussi que cette mise en scène épurée de Joël Pommerat où clarté et imagination font rarement si bon ménage. Option transparence et jeux de miroirs, la scénographie et les lumières signées Éric Soyer, sculptent l'espace et enveloppent les scènes de ce qu'il faut de féerie et de mystère.

Parmi l'excellente distribution, soulignons les prestations de Catherine Mestoussis et de Deborah Rouach, respectivement belle-mère et belle-fille de cette affaire de famille recomposée tournant au vinaigre.

Si le spectacle est prévu pour les jeunes de 7 à 77 ans, il vaut mieux pour tous d'avoir le conte original à l'esprit, car indubitablement cela en augmente le sel. Car la Cendrillon de Joël Pommerat déménage sec et c'est une merveille du genre.

**** Cendrillon



© CICI OLSSON

Brillante et inattendue, telle est la version très actuelle que livre Joël Pommerat du conte de Cendrillon, tendu de l'écriture à l'interprétation. Entre deuil, culpabilité et cruauté, Cendrillon, vitale Deborah Rouach, laisse triompher la vérité en ce cube de verre sans âtre. Et guérit les âmes. **(L.B.)**

→ Bruxelles, National, jusqu'au 29 octobre. Tél. 02.203.53.03.

LE SOIR

Cendrillon

★★★★

Théâtre National

En adaptant *Cendrillon* à la scène, Joël Pommerat crée un spectacle superbe et bouleversant. Bien loin des clichés du film de prince charmant, il explore les blessures de l'enfance et donne une réelle épaisseur à tous les personnages. On rit énormément mais on se retrouve aussi aux bords des larmes dans les moments les plus émouvants. Une réussite totale, pour petits et grands. (J.-M.W.)



Du silence des agneaux

Octobre 2011

Il y a des fées, mais ce n'est pas féérique. Des chaussures se perdent, mais pas celles que l'on croit. Il y a une méchante belle-mère, mais elle n'est, au fond, pas si diabolique que ça. Souvenez-vous de l'histoire de *Cendrillon*, puis oubliez-la : Sans fard, sans paillettes, abrupte et violente, celle-ci n'est peut-être pas la vraie Cendrillon, mais elle est bien ancrée dans la réalité.

« *Je n'écris pas des pièces, j'écris des spectacles.* » Avec *Cendrillon*, Joël Pommerat nous le prouve une fois de plus.

Dans une obscurité presque totale, la voix aux accents lointains d'une narratrice s'élève pour conter l'histoire de cette toute jeune fille qui comprit mal ce que sa mère lui dit sur son lit de mort et qui, de longues années durant, se construisit sur une erreur. Les tableaux se succèdent, nets et admirablement orchestrés. Ombre et lumière sculptent l'espace sans effort, de cave sombre et lugubre en maison de verre scintillant sous le faste du lustre en cristal. Les personnages connus apparaissent, évoluent, et pourtant bien vite on oublie la trame du conte de fées pour se concentrer sur l'instant. Les dialogues ont la férocité de l'enfance : bruts de décoffrages, directs, et sans chichis. C'est souvent percutant, comique parfois, et toujours pertinent. Récrire une histoire sans en changer une ligne, c'est la prouesse qu'accomplit Pommerat avec sa lecture des personnages, de leurs mécanismes internes et de ce qui y coince : une Cendrillon rongée par la culpabilité face à une promesse imaginaire impossible à tenir et qui se complaît dans la soumission, une belle-mère autoritaire et légèrement mégalomane que la jalousie transforme en tyran, un père dépassé et effacé, noyé dans ces tourmentes de femmes auxquelles il n'entend rien. Cigarette au bec et allures désabusées, la bonne fée elle-même y perd de son aura magique et préfère se retrousser les manches pour donner un coup de pouce à sa filleule. Par la finesse de son analyse et la force de sa mise en scène, Joël Pommerat atteint l'équilibre parfait -et forcément précaire- de la justesse : le spectacle entier se déroule sur ce fil ténu séparant le drôle du grotesque, le profond du maniéré, le grave de l'ennuyeux, sans jamais tomber du mauvais côté. Un rhinocéros de verre, puissamment fragile et délicatement bouleversant, qui a reçu la plus belle des ovations : le silence captivé des nombreux enfants présents dans la salle.

Cindy Izzarelli



**Joël Pommerat,
auteur | metteur en scène**



Joël Pommerat, auteur-metteur en scène

« Je n'écris pas des pièces, j'écris des spectacles (...) Le texte, c'est la trace que laisse le spectacle sur du papier. On n'écrit pas un texte de théâtre. (...) L'essence du théâtre pour moi, ce n'est pas cela. Le théâtre se voit, s'entend. Ça bouge, ça fait du bruit. Le théâtre, c'est la représentation. (...) Quand je fais parler des gens sur scène, je me confronte à la question de la parole et des mots. Mais travailler le geste, l'attitude, le mouvement d'un acteur sera aussi important que travailler les mots. Je réfute l'idée d'une hiérarchie entre ces différents niveaux de langage ou d'expression au théâtre. La poétique théâtrale n'est pas seulement littéraire. »

« Troubles » de J. Gayot et J. Pommerat.
- Ed. Actes Sud, 2009, p.19-21

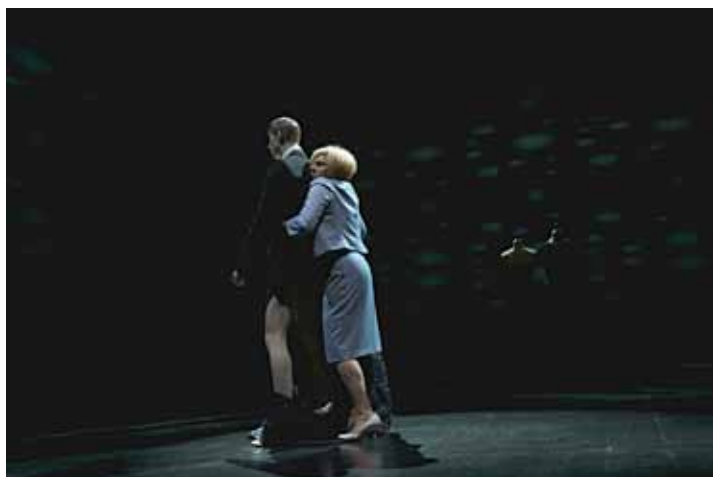
Joël Pommerat s'est fait une règle de ne mettre en scène que ses propres textes. En 1990, il fonde la Compagnie Louis Brouillard. Sa reconnaissance s'accélère à partir de 2000 avec sa collaboration avec le Théâtre Paris-Villette (*Mon ami* (2000), *Grâce à mes yeux* (2002) et *Cet enfant* (2006)). Il monte également *Au monde* (2004), *Le Chaperon rouge* (2004), *D'une seule main* (2005), *Les Marchands* (2006). En juillet 2006, il est invité au Festival d'Avignon, où il présente quatre spectacles. À l'invitation de Peter Brook, il est en résidence pour trois ans au Théâtre des Bouffes du Nord (2007-2010). Il y crée *Je tremble (1)* en 2007 puis *Cercles/Fictions* en janvier 2010. En mars 2008, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, il crée *Pinocchio*, puis *Je tremble (1 et 2)* au Festival d'Avignon 2008. Il est depuis 2010 artiste associé à l'Odéon-Théâtre de l'Europe et au Théâtre National. Il crée *Ma Chambre froide* au printemps dernier, ainsi que l'opéra *Thanks to my eyes* (livret et mise en scène) avec le compositeur Oscar Bianchi, au Festival d'Aix-en-Provence 2011. Ces deux derniers spectacles seront repris à Bruxelles au printemps 2012. Il créera en décembre 2011 à la Comédie de Béthune, *La grande et fabuleuse histoire du commerce*.

« Pour toucher à la réalité humaine il ne faut pas choisir entre le dedans et le dehors mais admettre l'entremêlement des deux. Si tu te coupes de l'un des deux côtés, tu racontes une demi-réalité, une facette, une tranche. Pourquoi pas? Mais, en ce qui me concerne, j'ai envie de capter le cœur entier des choses. C'est pour cette raison que mon théâtre cherche à travailler sur le gros plan. Plus que du grossissement, qui pourrait évoquer un effet de caricature, je cherche à obtenir une ultra-sensibilité.

Comme une perception accrue, une hyperlucidité qui fait percevoir, entendre, ressentir un détail de la façon la plus aiguë. (...) Notre relation à la chose observée redevient comme neuve et s'apparente à une découverte. Nous redécouvrons. Nous passons du familier à un ressenti extrême et nous voyons enfin la chose dans ce qu'elle est, ses moindres détails, ses paradoxes aussi. »

(op. cit. p. 48)

Pour construire ces spectacles qui troublent nos perceptions, il travaille selon un processus différent des pratiques habituelles, menant de front, dès la première répétition, l'écriture et toutes les dimensions sensibles du spectacle (gestuelle, lumières, espace sonore,...) qu'il cherche et propose au fil des improvisations des acteurs, qu'il teste dans une cage de scène tendue de noir, épurée, dessinant déjà les contours de la scénographie définitive. Il effectue de constants allers-retours entre création et écriture personnelles et les échanges de ressources avec son équipe de techniciens créateurs, présence et concentration aux côtés des acteurs. Bien avant les répétitions, il lui arrive d'explorer son « sujet » au cours d'ateliers menés avec des comédiens, de mettre ses intuitions à l'épreuve directe du plateau. L'univers scénique qui résulte de ces pratiques atypiques est caractérisé par une maîtrise technologique exigeante mais discrète et exprime un véritable souffle poétique. Les acteurs, dont les voix sont souvent relayées jusqu'au moindre grain par un subtil système de micros, développent un jeu souvent minimal mais d'une étonnante présence, libéré de certaines conventions (tensions non naturelles du corps, voix projetée,...), serti d'une lumière comptée. Les images, semblant « naître » littéralement à partir du noir total comme dans les yeux fermés du rêveur, sollicitent l'imagination du spectateur, déconcertent par une beauté parfois inquiétante, cultivant sa parenté avec l'effroi. C'est un théâtre sensible, sensoriel, qui laisse filtrer l'humour, ouvert à tous, car chacun sait, dans le fond, de quoi il parle et ce qu'il révèle: la vie humaine « ordinaire » entre désir, croyances et déceptions, familière et mystérieuse, la sauvagerie à peine dissimulée des rapports sociaux, nos histoires d'enfance, de famille.



En contrepoint de ses créations pour adultes, Joël Pommerat s'investit régulièrement dans une démarche dédiée à 100 pc aux enfants. Après *Le Petit Chaperon Rouge* en 2006 et *Pinocchio* en 2008, il revient aujourd'hui au conte dont il affectionne la dimension narrative (beaucoup de ses spectacles sont structurés par la présence d'un narrateur-présentateur sur le plateau) et l'art d'exposer, sans résolution simpliste, les multiples facettes de questions complexes : le bien, le mal, la peur, la mort,... En réécrivant ses propres versions des contes traditionnels homonymes, il fait mine de nous emmener en pays connu

(et, dit-il, ce recours à un fond d'histoires partagées par tous met l'adulte et l'enfant en relation créant un vrai lien dans le public) pour mieux ensuite dérouter nos imaginaires et nous inviter à opérer nos propres réappropriations d'un matériau très riche. Il dit aussi aimer sortir du sérieux de l'artiste qui ne créerait que pour un public « averti », adulte et se mettre au défi car il y a une vraie exigence quand on travaille pour le public enfant.

Extrait du dossier pédagogique réalisé par Cécile Michaux

RENCONTRE



Cendrillon, tout comme Pinocchio et Le Petit Chaperon rouge il y a quelques années, sont des créations théâtrales destinées autant aux enfants qu'aux adultes. Comme auteur, cela vous demande-t-il un travail d'écriture particulier, différent de celui que vous déployez dans vos autres pièces ?

Non. J'essaie même de radicaliser certains de mes partis pris. En tous cas de répondre aux mêmes principes d'écriture que pour mes autres spectacles. Par exemple, je cherche à suggérer autant qu'à préciser mon propos et mes intentions. J'essaie de trouver un équilibre entre des lignes clairement identifiables et des zones de suggestion, des choses moins exprimées. Ce jeu entre dit et non-dit, j'essaie de le développer tout autant dans mon travail pour les enfants que dans mes autres créations.

Qu'est-ce qui vous attire dans l'univers des contes ? En avez-vous été, enfant, un grand lecteur ? Quel souvenir en gardez-vous ?

J'en lisais beaucoup. Des histoires qui conjuguent récits de vérité et imaginaire, fantastique. Il existait notamment une collection de plus d'une dizaine de volumes qui s'appelaient Contes et légendes

populaires de.... – elle couvrait toutes les régions françaises, mais aussi les pays et les cultures du monde entier. Je les ai empruntés quasiment tous à la bibliothèque de mon collègue. S'il m'arrive d'écrire à partir de contes aujourd'hui, c'est parce que je suis certain que ces histoires vont toucher les enfants bien sûr, mais qu'elles vont me toucher également moi en tant qu'adulte. Ces histoires, ce qu'on appelle aujourd'hui des contes, ne sont pas destinées à l'origine aux enfants, *Le Petit Chaperon rouge* et *Cendrillon* (*Pinocchio* est à part, ce n'est pas un conte traditionnel) sont des histoires qui à l'origine ne s'adressent pas aux enfants, et ne sont pas du tout « enfantines », si on ne les traite pas de façon simplifiée ou édulcorée. Les rapports entre les personnages peuvent être violents et produisent dans l'imaginaire des émotions qui ne sont pas du tout légères. Ce sont des émotions qui ne concernent pas seulement les enfants.

Dans la Cendrillon des Grimm, il y a une violence, une méchanceté, une noirceur, une perversité, une douleur que nous ne trouvons pas chez Perrault. Les deux soeurs de Cendrillon notamment vont jusqu'à s'amputer, d'un orteil pour l'une, d'un talon pour l'autre, afin de faire entrer leur pied dans la fameuse chaussure fabuleuse et d'épouser le prince. Il y a du sang, du mensonge, de l'opportunisme, des larmes. Et l'on peut, par ailleurs, associer la cendre dans laquelle couche Cendrillon avant sa métamorphose lumineuse à la destruction, à la crémation, à l'ordure. Qu'est-ce qui vous intéresse, qu'allez-vous chercher dans la figure et l'histoire de Cendrillon ?

Je me suis intéressé particulièrement à cette histoire quand je me suis rendu compte que tout partait du deuil, de la mort (la mort de la mère de Cendrillon).

À partir de ce moment, j'ai compris des choses qui m'échappaient complètement auparavant. J'avais en mémoire des traces de Cendrillon version Perrault ou du film de Walt Disney qui en est issu ! : une Cendrillon beaucoup plus moderne, beaucoup moins violente, et assez morale d'un point de vue chrétien. C'est la question de la mort qui m'a donné envie de raconter cette histoire, non pas pour effaroucher les enfants, mais parce que je trouvais que cet angle de vue éclairait les choses d'une nouvelle lumière. Pas seulement une histoire d'ascension sociale conditionnée par une bonne moralité qui fait triompher de toutes les épreuves ou une histoire d'amour idéalisée. Mais plutôt une histoire qui parle du désir au sens large ! : le désir de vie, opposé à son absence. C'est peut-être aussi parce que comme enfant j'aurais aimé qu'on me parle de la mort qu'aujourd'hui je trouve intéressant d'essayer d'en parler aux enfants.

Extrait de l'entretien réalisé par Christian Longchamp,
pour le magazine de la Monnaie, juillet 2011